

s'est effectué heureusement, partie en chemin de fer, partie en bateau. Le Danube était presque à sec, nous avons dû nous *transraser* plusieurs fois dans de tout petits bateaux, afin de ne pas heurter nos carènes contre les rochers des fameuses *portes-de-fer*, qui se trouvent sur les confins de l'Autriche.

"J'ai voyagé en compagnie de beaucoup des premières familles de la Valachie, elles revenaient de l'exposition de Paris. Elles sont presque toutes Grecques Schismatiques. Toutes parlent le français avec une élégance, qu'on admirerait même dans les salons de Paris, mais elles n'ont guère d'autre mérite. C'est tout le boursoufflé, l'orgueil oriental, et ces subtilités niais-es qui ont toujours fait le fond des grecs du Bas-Empire. On a peu ou point de religion, un petit vernis de civilisation puisée sur les bords de la Seine, mais avec cela des richesses, de la toilette et beaucoup de prétentions. Ces familles étaient celles des boyards; elles dédaignent la langue valaque; on parle français et on a les modes parisiennes; avec cela on se croit à l'égal de la France. Les femmes ont acheté force bijoux et retournent toutes joyeuses étaler cela à Bucharest. L'indépendance qu'ils ont conquise revient souvent dans leurs conversations; cela n'empêche pas qu'ils soient encore obligés de payer tribut à l'empire ottoman.

"Les rives du Danube sont très-jolies surtout vers les confins de l'Autriche, un peintre un peu habile pourrait tirer un excellent parti des paysages variés, que l'on rencontre à chaque instant. Mais plus loin, le littoral est plat, d'un côté se trouve la Serbie, de l'autre la Valachie. Ce sont d'immenses plaines mal cultivées. *Le paysan des bords du Danube* de Lafontaine me revient à la mémoire, en regardant ces paysans, qui sont pauvres, mal vêtus, ils montent jusques sur leurs toits de chaume pour voir passer notre embarcation. Toutes les villes que nous rencontrons ont le même caractère, déjà un peu oriental, rues étroites et sales, maisons misérables, quelques églises grecques, bon nombre de mosquées. A Routschouk, nous avons dit adieu aux bateaux du Danube, on nous fait passer à la douane en plein air, il faisait un vent et une pluie effroyables, il faut payer les douaniers turcs pour faire examiner ses bagages: ainsi le veut la coutume. Nous traversons la Bulgarie en chemin de fer. On nous dit que les populations étaient alors pacifiées, mais qu'elles sont toujours prêtes à secouer le *jugum ferreum* de la Sublime Porte. La Russie favorise ces idées révolutionnaires et tâche de les exploiter à son profit. Enfin, nous arrivons à Varna, sur la Mer Noire; notre bateau nous attendait au large. J'allai m'y installer un des premiers et me choisii une cabine. A peine fûmes-nous partis, que la vague commença à nous balancer. Je fus malade, suivant mon habitude: jamais je ne pourrai me réconcilier avec la mer. Cette journée m'a paru longue comme un siècle. Je soupirais après le Bos-

phore: enfin parurent dans le lointain les phares, qui signalent l'entrée du fameux détroit. Ma figure s'épanouit de bonheur; j'avais passé ma journée à restituer des choses, que je n'avais pas prises. A 8 heures du soir, nous pénétrâmes dans cet étroit canal, qui sépare l'Europe de l'Asie. Il n'est pas plus large que le Rhin; rien d'étonnant si la vache le put le passer à la nage. Notre bateau alla toucher le littoral asiatique et y passa la nuit. Je dormis comme un bienheureux. On ne peut pas entrer dans le port de Constantinople après le coucher du soleil. Le lendemain matin, notre bateau se remet en marche; j'étais déjà sur pied depuis longtemps. Il n'y a rien de plus enchanteur que les rives du Bosphore. On me fait remarquer les anciens châteaux en ruines des Génois, l'endroit où Jason traversa avec le navire *Argo* dans son expédition de la *Toison-d'Or*, les palais d'été des ambassadeurs de Russie, de France et d'Angleterre. Un peu plus loin Darius fit jeter un pont, pour faire traverser son armée, dans son expédition contre les Scythes; c'est là aussi que durent passer les dix-mille à leur retour d'Asie, et plus tard les Croisés et les Turcs. Mais, notre bateau avance, et à 8 hs. du matin, nous étions à l'entrée de la *Corne-d'Or*, où nous jettons l'ancre. Il est impossible de trouver quelque chose de plus enchanteur que Constantinople, éclairé par un soleil sans nuages. Naples et Nice dont on parle avec tant d'enthousiasme, en ce moment ne me semblent pas comparables au panorama que vous présente la ville des Sultans. Elle se compose de trois parties distinctes, *Pera et Galata*, où résident surtout les Européens; *Stamboul* ou Constantinople proprement dit, séjour de l'islamisme et Scutari, l'ancienne Chrysopolis, sur la côte d'Asie. Chacune d'elles est construite en amphithéâtre depuis le Bosphore, ou depuis la Corne d'Or, chacune a ses champs de cyprès, sous lesquels reposent tranquillement les défunts, chacune a ses tours et ses mosquées avec leurs minarets et leurs coupoles. J'aurais voulu vous voir à mes côtés; je vous aurais dit bien des choses poétiques, mais j'étais seul et la solitude est peu propre au voyage.

"A peines sommes-nous arrêtés, que nous nous voyons entourés d'une multitude innombrable de barques, qui viennent pour descendre les voyageurs à terre. Des bateliers en guenilles, des drogmans, des garçons d'hôtel, des gamins de toute espèce nous arrivèrent en un instant, le pont est envahi: on vous parle turc, arménien, allemand, français, italien, grec, enfin toutes les langues parlées de nos jours, on vous tire par le bras; chacun vous propose sa barque comme la meilleure, ou son hôtel comme le moins cher et le plus confortable; vous avez les mains remplies de cartes d'hôtels ou de logements particuliers: on se dispute l'honneur de vous recevoir chez soi; tous ont logé des princes, des comtes et des comtesses. Mon cher, les *facchini* de Civita-Vecchia sont des anges

à côté de cette horde d'Orientaux. Je restai impassible au milieu de tous ces hurlements et j'attendis que le tumulte diminuât: j'étudiai tous ces types nouveaux pour moi. A la fin je montai un petit caïque et me rendis à la douane; on regarda à peine mon bagage. Un vieux *hammal* hissa mes petits sacs sur ses larges épaules et nous voilà en route. Ça n'était plus aussi beau que dans le port. Je grimpais dans des ruelles impossibles, remplies de boue, d'ordures, de foudrières, dans lesquelles dormaient paisiblement une foule de chiens maigres et couverts de plaies; des odeurs désespérantes s'échappent de toutes les bouges, qui bordent ces petites ruelles. Cependant, j'étais dans le quartier de Galata; quo sera-ce, me disais-je, lorsque je serai dans *Stamboul*? Jo gravis presque à quatre pattes une énorme côte, ou plutôt un cap: c'est quelque chose d'indescriptible. Enfin, me voilà tout haletant, tout trompé de sueurs, arrivés sur les hauteurs de Pera; l'air est moins parfumé, les rues sont plus abordables. Il n'y avait plus d'*Hôtel de France*; j'allai loger dans une pension bourgeoise, tenue par des Français, et je me trouve très-bien.

"22 octobre. Je voulais vous parler de Constantinople, de ses mosquées, de ses derviches, qui tournent et hurlent d'une manière si étrange; de la visite du sultan à une mosquée, le vendredi, dans une barque toute dorée, au bruit du canon, etc.; des musulmans qui ne sortent que voilés, et la tête enveloppée, comme chez nous dans les tempêtes de neige, de *Sto-Sophie*, où je n'ai pu pénétrer qu'après m'être débarrassé de mes souliers et avoir payé au moins cinq francs à un prêtre musulman. Oh! les voleurs! quels sales personnages! J'aurais matière à cinquante pages de lettre, mais je pars demain, j'arrange mes malles. Je pars par le *Stamboul*, vaisseau autrichien, il touche à Gallipoli, Dardanelles, TésÉbos, Lesbos, Smyrne, Rhodes, Chypre et Beyrou, où je débarquerai. Le voyage durera sept ou huit jours. Puisse Neptune maintenir la paix dans son empire! C'est une bien sale population, que la population européenne, ou plutôt française de Constantinople; il n'est pas étonnant que les mahométans ne soient pas tentés de se faire chrétiens. On vient là pour faire fortune, et pourvu qu'on puisse atteindre ce but, tous les moyens sont bons. On n'a aucun principe d'honneur, d'équité, de religion: la canaille de tous les pays vient chercher un refuge à Pera ou à Galata; on ne rencontre guère que des figures sinistres.

"J'ai rencontré par hasard chez les Sœurs de la Charité la sœur du Rév. P. Saché, du Canada, elle est Sœur de *St-Vincent de Paul*. Les Lazaristes font beaucoup de bien à la jeunesse, qu'ils instruisent; les Jésuites ne font que commencer: il y aussi quelques Dominicains et beaucoup de Franciscains. Les Grecs Schismatiques sont nombreux."

Tout à vous,
